

MO  
**MALØ**  
**QAANAAQ**

SÉLECTION  
DES LECTEURS  
**PRIX**  
**DU MEILLEUR**  
**POLAR**  
POINTS

MEURTRES AU GROENLAND

Mo Malø est l'auteur de nombreux ouvrages, sous d'autres identités. Il vit en France. *Qaanaaq* est son premier roman policier.

Mo Malø

# QAANAQAQ

R O M A N

*Éditions de La Martinière*

L'auteur remercie Françoise Samson d'avoir contribué  
à la publication de cet ouvrage.

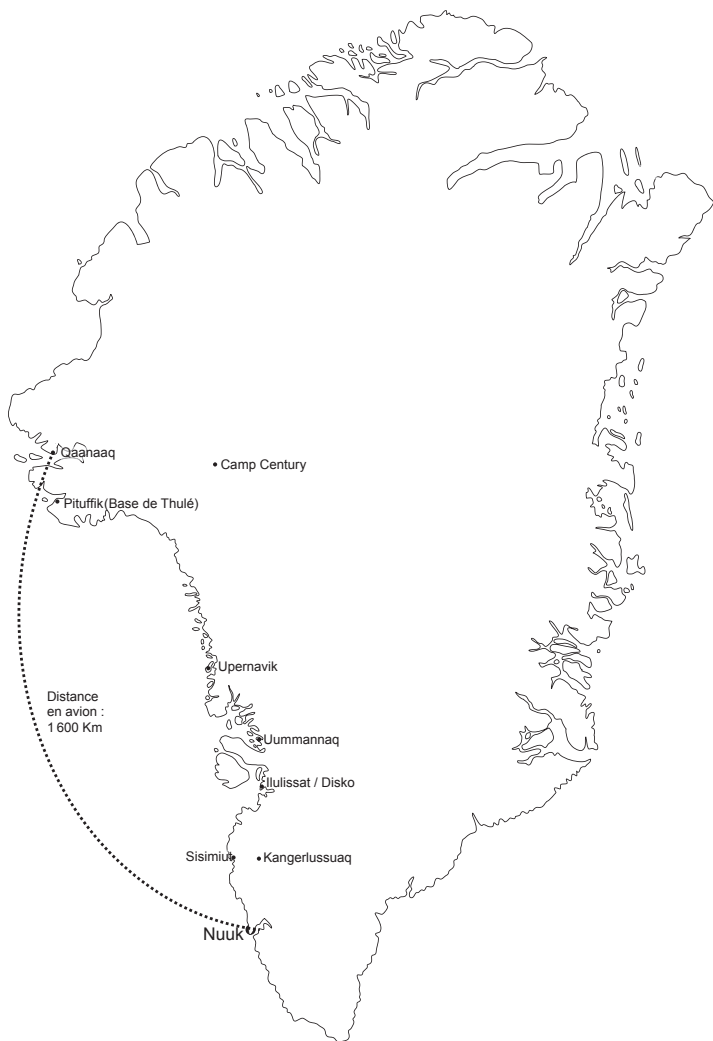
TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-7570-4  
(ISBN 978-2-7324-8630-7, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM, 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# GROENLAND



*Le blanc sonne comme un silence,  
un rien avant tout commencement.*

Vassily Kandinsky

Première partie

**JOUR POLAIRE**

## Janvier 1975

L'enfant ouvre les yeux sur la nuit polaire.

Sous sa couverture de phoque, ce n'est pas de froid que grelotte la petite créature – elle a l'habitude. Elle vit déjà son troisième hiver interminable. Elle connaît tous les trucs, toutes les règles : les trois couches pour commencer, une en coton, une en laine, puis la peau tannée. Les tonnes de graisse animale à avaler chaque jour, comme une cuirasse calorique. Ça la dégoûte un peu. Mais il faut s'y faire.

Non, c'est autre chose qui l'a saisie. L'a arrachée au repos. Une autre évidence échappée des immensités blanches, bleutées de lune, qui a pris le pas sur son rêve.

Tous les Inuits le savent : rien de bon ne naît dans les songes.

Au-dehors, la violence des rafales cogne contre les pans de cuir tendus comme sur un tambour. Les esprits de la banquise hurlent la colère obstinée de leur vent fou – le *pitaraq* venu du désert de l'inlandsis. Ils n'annoncent que malheur. Ils parlent de peur, de larmes, de désolation. Ils répètent les



halo. *Sila*, l'âme de la famille, est en parfaite harmonie avec *Nuna*, leur terre nourricière. Sans cela, ils n'auraient pas mangé à leur faim avant le coucher. Sans cela, ils n'auraient jamais tenu jusqu'ici, tous les quatre. Son père n'est peut-être pas le meilleur chasseur de la région, ce n'en est pas moins un fier pisteur de narvals et d'ours. Les sens affûtés et l'instinct clair. S'il y avait un danger quelconque, il serait déjà debout. Le fusil épaulé. Aux aguets. Sa mère et Aka n'ont pas bougé non plus, amas de corps familiers, chaud et rassurant.

Mina perçoit l'odeur de mort qui rôde autour des peaux de rennes. Remparts dérisoires. La veille, une épaisseur de neige fraîche a recouvert la glace. Des bruits de pas ne seraient guère plus audibles que sur un tapis.

Mina écoute.

Le silence profond est parfois plus effrayant que les plus lugubres des plaintes.

– *Anaana ! Anaana !* souffle l'enfant vers sa maman.

C'est peine perdue. Sa mère dort, prisonnière des *qivitoq*, les esprits malins qui accaparent son sommeil.

L'intrusion est fulgurante.

Un jaillissement de la nuit dans l'habitable nourricier. Une ombre démesurée. La première pensée qui traverse l'enfant est qu'un tel géant n'entrera pas tout entier sous leur *tupeq*. Comme lorsque son père cherche à toute force à faire tenir un phoque dans un coffre déjà plein à craquer de viande congelée.

Le premier coup de patte frappe au hasard, avec la pesanteur d'une hache, dans le parterre de corps assoupis. Un déchirement mat de chair, juste avant les hurlements affolés. Leur bruit est insupportable. Alors plutôt que de fuir, Mina se bouche les oreilles et ferme les yeux. Braille à son tour. Hulule, comme ces renards arctiques qu'ils aiment tant pourchasser sous le regard attendri de leurs parents.

Le mouvement que son père a esquissé en direction de son arme est puni dans l'instant, brève gifle de griffes qui scarifie son visage. Ce qui suit n'est qu'un acharnement atroce. L'ombre blanche plonge sa gueule vers le cou de l'homme et fourrage dans les épaisseurs de fourrure qui le recouvrent jusqu'à trouver un ventre à dévorer. Face à cette rage destructrice, il ne sert à rien d'essayer de se défendre.

Des gouttes de sang volent comme des flammèches. Mina perçoit dans tous ses membres le feu de mort rouge qui s'abat sur les siens. Une odeur de viande s'empare de la tente. Ce n'est qu'un début. La bête n'est pas rassasiée. Après le père agonisant, ses viscères offerts au froid de la nuit, elle convoite la mère. Celle-ci ne peut rien faire d'autre que lui tourner le dos. Baisser la tête. Couvrir sa progéniture et opposer la faible résistance de son échine. La laceration qui court de sa nuque à ses reins est si profonde, si violente que la mère relâche immédiatement son étreinte. Elle tombe sur le flanc, masse inerte et future réserve de chair fraîche. Cette fois, les enfants sont à la merci des crocs qui luisent au-dessus d'eux, rougis de fureur et d'envie. Mina le sait : on ne négocie pas avec la faim d'un animal sauvage. On se soumet – ou on détail.

Son élan est irrépressible. Mina ne pense plus à sa famille, à ses parents. Enfuis à jamais les aurores boréales, les folles poursuites en traîneau, les jeux de corde pour tromper l'ennui. Enfuis à jamais les expéditions près des *agloo*, ces trous percés par les phoques dans l'épaisseur de la glace, où l'entraînaient parfois ses grands cousins. Enfuis à jamais les traditions, les chants lancinants de ses ancêtres au son des *katuaq*. Mina n'est plus qu'une boule de terreur. Inuit sans âge ni mémoire.

Mina est malingre et réussit à se glisser sous les bords du *tupeq* soudé au sol durci. Se faufile en un rien de

temps à l'extérieur. Quand la patte gigantesque retombe, l'enfant a déjà disparu dans la pénombre hostile. Le choc est frontal. Durant un instant, ses yeux ne distinguent plus rien. Sur l'iceberg opaque aux contours flous, la nuit est sans étoiles et sans lune. Ses pieds nus foulent la neige rugueuse, par endroits coupante comme une lame. Ses poumons déchirés par les bourrasques, les yeux pleins de larmes aussitôt figées, Mina ne sent plus rien.

C'est à peine si l'on entend, loin derrière, la rumeur des gémissements qui se répondent et bientôt s'éteindront. Toute une vie d'enfant qui se meurt. Le petit être court depuis de longues minutes, sans but ni repères, lorsqu'il réalise qu'il tient encore entre ses mains un jouet, la chouette harfang miniature en peau de phoque que lui a confectionnée sa mère.

Le cadeau de ses trois ans.

Dans la nuit qui l'avale à présent, Mina a au moins un guide. Cet oiseau sera sa boussole, ses yeux. Plus que ça : sa seule famille. Son nouveau monde.

[IMG\_1777 à IMG\_1797 / 24 octobre /  
Vues d'avion de l'inlandsis, à l'approche de Nuuk,  
côte sud-ouest du Groenland]

Le petit bimoteur griffait la calotte glacière de son profil rouge depuis une bonne heure. À son bord, la poignée de passagers somnolait, bercée par le vrombissement régulier de l'appareil. Rien dans la quiétude de l'habitacle ne laissait supposer l'hostilité polaire qu'ils survolaient.

Le front collé au hublot, Qaanaaq pressait le déclencheur de son appareil à intervalles réguliers – un Blad flambant neuf, hors de prix, qui avait englouti plusieurs années d'économies. Pourquoi les Suédois savent-ils fabriquer des appareils photo convenables, et pas les Danois ? Mystère.

Après trois clichés, il fronça les sourcils. Le mode rafale était activé par défaut. Il avait pris cinq ou six images à chaque déclenchement. Il s'imaginait déjà trier une avalanche de photos uniformément blanches – l'inlandsis dans son infinie monotonie.

– Vous êtes danois ? demanda soudain sa voisine, interrompant ses réflexions.

Elle aussi, à en juger par son accent du nord Jutland bien marqué, râpeux comme une pierre ponce, et par la blondeur de ses cheveux. Mais d'autres attributs, comme

ses bottes en peau de phoque retournée, montraient qu'elle avait ses habitudes au Groenland. Ou qu'elle s'efforçait de le faire croire.

– Oui.

– Vous êtes là pour votre travail ?

– Oui.

Il ne fallait généralement pas plus de trois réponses monosyllabiques pour dissuader les importuns.

– Moi aussi, dit-elle, fièrement.

Elle attendit une question qui ne vint pas. Puis se décida à poursuivre :

– J'ai plusieurs rendez-vous. Je vends des souvenirs en gros pour les échoppes touristiques.

D'autorité, elle lui tendit une carte de visite : *Liese Simonsen, gadgets touristiques et publicitaires, gros et demi-gros*. Qaanaaq accueillit l'information avec une moue. Quelque chose comme « tant mieux pour vous » ou « il n'y a pas de sot métier ». En temps normal, il se serait lancé dans une conversation sans arrière-pensée. Mais pas aujourd'hui. Pas après quarante-deux années d'absence. Cette femme n'y pouvait rien, mais elle gâchait son instant de mélancolie.

– Et vous, qu'est-ce que vous venez faire ici ? insista-t-elle.

– Moi... ?

Il hésitait. Il y avait tant de réponses possibles, la plupart impropres ou prématurées. Puis il se lança :

– Je viens coffrer un tueur en série.

Il avait assorti sa réponse d'un sourire gêné, comme pour s'excuser.

– À Nuuk ? s'exclama-t-elle.

– À Nuuk. Mais vous savez ce qu'on dit : « Toute chose a une fin... »

La femme eut une moue dubitative. Elle cligna des yeux et s'abîma sans plus rien ajouter dans un dépliant

débordant de kayaks miniatures en similkuit et autres colliers en défense de morse synthétique.

Les parents de Qaanaaq, à sa connaissance, n'étaient jamais venus au Groenland. Pas même au moment de son adoption. Il était le premier de la famille Adriansen à fouler la grande île gelée. Mieux encore, le premier à y *revenir* sans jamais y être réellement allé.

Il se demanda comment son écrivain de père aurait décrit l'arrivée au pays blanc. Cette grosse tache laiteuse, à l'extrême nord des mappemondes et des planisphères. Peut-être aurait-il joué sur le contraste absurde entre la chaleur tropicale qui régnait dans l'avion et le froid extérieur ? Ou bien évoqué le paradoxe de ces étendues immaculées, si lisses et désertiques vues du ciel, et pourtant si riches d'innombrables ressources géologiques dans leurs profondeurs ?

Mieux valait laisser Knut Adriansen aux divagations binaires qui avaient fait son succès sous le nom de O.A. Dreyer. De toute façon, son père était un idiot. Il avait passé sa vie à tenter de recréer une réalité vraisemblable, mot après mot, page après page, alors qu'il n'y avait littéralement qu'à se servir. Tout était là, offert, ne demandant qu'à être capturé. La vérité n'était qu'un animal sauvage qui attendait son maître. Elle méritait peut-être d'être domestiquée. Pas qu'on la falsifie !

Une voix d'homme crachota dans les haut-parleurs saturés. Elle annonçait sans doute l'arrivée imminente à Nuuk. Qaanaaq ne parlait pas le kalaallisut, et personne à bord ne semblait se soucier de traduire en danois ou en anglais pour les étrangers présents parmi la quinzaine de passagers. L'hôtesse en livrée rouge hocha la tête d'un air las.

Déjà le Dash-8 De Havilland réduisait sa vitesse et piquait du nez vers sa destination. Il ne restait plus

beaucoup de temps à Qaanaaq pour se replonger dans les documents reçus l'avant-veille sur sa boîte mail, q. a@politi.dk. Q & A : les initiales de son patronyme, Qaanaaq Adriensen. Lesquelles correspondaient étrangement à son boulot. En bon anglais : *questions & answers*. Certains de ses collègues y voyaient un signe. Celui du talent singulier que manifestait Qaanaaq pour conduire les interrogatoires. Comme une forme de prédestination. Encore aujourd'hui, après vingt années de service, la coïncidence en amusait plus d'un.

Une main posée sur l'enveloppe beige, Qaanaaq lissa lentement son crâne de l'autre. Un rite rassurant, cette caresse sur la surface glabre. Tant qu'il pourrait s'offrir ce petit plaisir, rien de fâcheux ne lui arriverait. Rien qui justifîât qu'on l'expédie à mille kilomètres de chez lui et de ses crimes familiers pour enquêter sur trois corps en charpie. Ce n'était pas réellement une sanction – Arne Jacobsen, le patron de la Crim, le lui avait assuré. Juste une façon de lui changer les idées. Un flic, surtout un bon, ne se remet jamais facilement d'un échec.

Il avait déjà examiné plusieurs fois la série de clichés scientifiques – mal cadrés hélas ! les couleurs et le relief étaient écrasés par un flash surpuissant. Il ne parvenait toujours pas à trouver le moindre sens à cette boucherie. On eût dit l'un de ces puzzles pousse-pousse qu'affectionnaient ses jumeaux, Jens et Else. Sauf que les fragments à replacer dans le cadre, au lieu de poules, tricycles ou ballons multicolores, étaient des morceaux de ventres ouverts, de faces fendues façon sourire de l'ange ou d'yeux expulsés de leurs orbites. À quelques détails – largeur de la mâchoire fracassée ou barbe naissante –, on pouvait quand même identifier trois individus de sexe masculin : deux Caucasiens et un Asiatique.

Il se sentait moins dans la posture de l'analyste, du professionnel, que dans la peau du photographe même,

dans ses yeux. Car malgré leur faiblesse technique, et sans aucune prétention artistique évidemment, ces photos reflétaient une rigueur respectueuse, une compassion évidente, qui lui parlaient un langage connu. Qaanaaq aurait pu le parier : celui qui avait couvert cette scène de crime connaissait ces pauvres hères lacérés en tous sens. Ces clichés laissaient transparaître leur humanité sous le protocole de la photographie criminelle.

Brusquement, le flic refit surface en lui.

Quel instrument ou quelle arme pouvait donc faire de pareilles incisions, à la fois si larges et si profondes ? Une lame de couteau ou de sabre aurait tranché beaucoup plus net. Un pic à glace ou une baïonnette aurait creusé la plaie plus étroitement. Une faux ou une serpe n'aurait pas exploré les chairs avec autant de férocité. Les sillons imprimés sur ces corps emportaient plutôt son intuition du côté de gros engins agricoles – une moissonneuse-batteuse ? Impossible. Et pourtant, c'était ça : ces hommes n'avaient pas été blessés, ils avaient tout bonnement été déchiquetés. Avec rage, et sans autre plan apparent que de les réduire en miettes.

La voix du commandant de bord grésilla de nouveau dans son dialecte inintelligible. Dans tous les avions du monde et dans toutes les langues, se dit Qaanaaq, les pilotes avertissent leur équipage avec le même ton et les mêmes messages laconiques. Pas besoin d'être du cru pour les comprendre.

Remballant ses images – Liese-Simonsen-gadgets-touristiques-et-publicitaires n'osait plus regarder dans sa direction –, il feuilleta quelques pages de *Suluk*, le magazine d'Air Greenland. Il n'y était question que d'attractions touristiques de toute évidence factices : danses traditionnelles à Nuuk ou balades en traîneau à Ilulissat. Une culture folklorique formatée pour les



*tour operators* qui n'éveillait en lui qu'un ennui dégoûté. Bien loin en tout cas d'un sentiment de retour aux sources.

Puisque les autres passagers – sans doute des habitués de la navette reliant l'aéroport international de Kangerlussuaq<sup>1</sup> à la capitale – refermaient à présent livres et carnets, Qaanaaq déplia sa haute taille pour enfiler sa parka estampillée « Arctic Proof », achetée pour l'occasion. La main toujours posée sur son appareil photo, il laissa ses yeux kaki errer sur le paysage de moins en moins blanc. La « terre verte », vantée en son temps par le Viking Erik le Rouge, n'était donc pas qu'un argument publicitaire pour colons crédules.

Difficile à cette altitude de distinguer les landes à arbustes des tourbières ou les pentes fraîches luxuriantes des *fell-fields* pierreux. Mais ce qui était certain, c'était qu'il y avait de la végétation, et même à profusion. Elle était ponctuée çà et là de rectangles proprement délimités – quelques fermes céréalières dont se gargarisaient les autorités du pays. Rien à voir évidemment avec les grandes forêts canadiennes ou les exploitations agricoles extensives du Midwest américain. Néanmoins, le patchwork était de plus en plus verdoyant à mesure qu'on quittait le centre de l'île pour rejoindre les côtes. Qaanaaq se souvint avoir été sidéré d'apprendre, l'été précédent, que, pendant plusieurs jours, un gigantesque brasier avait ravagé les étendues du sud-est du Groenland. L'ampleur du sinistre rivalisait avec celle des grands feux de forêt californiens, français ou portugais. Un incendie incontrôlable au pays des glaciers éternels ? Ironie tragique, ce phénomène soulignait le désastre climatique en cours dans les régions polaires.

1. Kangerlussuaq est l'unique aéroport international du Groenland, le seul à être relié au continent européen, en particulier au Danemark (vols quotidiens au départ et à destination de Copenhague).

Il n'y avait plus guère que les guides touristiques, ces recueils d'âneries qui braient au vent des préjugés, pour évoquer le Groenland comme un gigantesque monolithe gelé, sans contraste ni histoire.

Une histoire, il y en avait une, puisqu'il y avait des morts.

Des histoires, Qaanaaq en trouverait, puisqu'il y avait eu des crimes.

[IMG\_1814 / 24 octobre /  
Façade du poste de police de Nuuk]

Pas vraiment une face lunaire. Plutôt une lune à face humaine.

C'est la toute première impression que lui fit le visage rond, tanné et souriant qui l'attendait au bas de la passerelle de débarquement.

Le secrétariat de la Crim de Copenhague n'avait fourni à Qaanaaq pour tout renseignement qu'un nom, et l'assurance qu'on l'attendrait au pied de son avion. Un petit homme patientait en effet, bedaine en avant, bras croisés dans le dos, sa veste en toile bleu nuit largement ouverte sur un tee-shirt bariolé. Un vrai Esquimau de cinéma, en goguette à Hawaï dans une comédie des frères Farrelly.

Il faudrait s'y faire. Si c'était bien l'individu annoncé, il lui servirait non seulement d'adjoint, mais aussi de guide durant tout son séjour. Séjour que Qaanaaq espérait le plus court possible...

Dès qu'il posa le pied sur la plateforme métallique, le froid l'assomma. Malgré le faible enneigement des alentours – à peine quelques plaques éparées –, le frimas mordait chaque molécule qui s'aventurait dans l'air. Bien qu'habitué aux hivers scandinaves, Qaanaaq ressentit

une oppression inédite sur son crâne nu. Comme si un anticyclone ultralocalisé exerçait on ne sait quelle force invisible. Il lui sembla même qu'un mince film de givre se formait sur sa tête. Le type en contrebas, coiffé pour sa part d'un casque de cheveux sombres et hirsutes, lui faisait signe de rabattre sa capuche. *C'est bon, c'est bon, j'ai compris...* siffla pour lui-même le capitaine de la Crim.

– Apputiku Kalakek ? demanda-t-il, butant sur la succession des K.

Le drôle de type se contenta de lui secouer la main avec vigueur, levant très haut une paire de sourcils fournis. Cela devait valoir pour un oui.

– Qaanaaq Adriensen, se présenta-t-il à son tour, les traits plissés par les degrés sous zéro.

– Non.

Comment ça... *non* ? Qaanaaq n'avait pas le visage le plus expressif de la terre, mais, pour une fois, il sentit ses yeux trahir son effarement.

– Pardon ?

– Tu dis Kaanaak, corrigea l'autre, toutes dents dehors. Tu dois dire Hraanaak.

Dans sa bouche, le *q* initial se muait en un chuintement, entre l'expiration et le crachat. Ne demeurerait du son coupant qu'un souffle un peu guttural, un feulement de gorge. Ici, le *q* ne provient pas de la bouche, il naît clairement dans les viscères.

Qaanaaq était si surpris qu'il ne se formalisa même pas du tutoiement.

– Hraanaak, répéta-t-il.

– Tu dis bien, cette fois.

Et pour montrer son approbation, l'homme partit d'un petit rire de clochette qui secoua ses épaules en cadence.

Qaanaaq n'en revenait pas. Ses parents, ses amis, ses collègues, ses maîtresses, ses enfants, et jusqu'à sa boulangère ou aux voyous qu'il interrogeait, tous se seraient

fourvoyés sur la prononciation de son prénom ? Lui compris ? Il lui fallut plusieurs secondes d'hilarité groenlandaise pour dissiper son malaise. Mais Kaanaak ou Hraanaak, peu lui importait, au fond. Depuis toujours, son nom aboyait en lui comme un chien fou, écorchant ses oreilles, cible de toutes les humiliations dont les enfants sont les experts. Caca. Arnaque. Macaque. Faites votre choix, mes amis, tout est bon dans le juron.

– Tu me suis ?

Là où tout hôte se serait jeté sur son sac de voyage, Apputiku se borna à tourner les talons, indiquant l'aéroport d'un mouvement distrait du menton.

L'homme était plutôt court sur pattes et peu alerte. Chaque enjambée de Qaanaaq lui en coûtait au moins trois. Mais ce désavantage ne paraissait pas le gêner. Il ne faisait rien pour accélérer leur traversée du tarmac vitrifié.

Les installations aéroportuaires de Nuuk ressemblaient à celles d'une ville de province danoise. Piste unique. Bâtiment d'accueil et de transit probablement inauguré dans les années 1980. Maigre flottille de bimoteurs à hélices, tous écarlates et frappés du flocon d'Air Greenland. Au-delà des limites de l'aérodrome, les faubourgs de la ville s'étendaient au petit bonheur, maillage distendu de maisons basses et colorées. On ne devinait ni tour, ni stade, ni pont, ni viaduc ou échangeur, aucun monument notable, rien de ce qui caractérise l'urbanisme des cités du Vieux Continent, *a fortiori* d'une capitale.

Et puis. Tout de même. Quarante-deux ans ! Quarante-deux ans que Qaanaaq n'avait pas foulé le sol ancestral. Il s'était attendu à éprouver de l'émotion, même ténue. Quand Flora, sa mère, avait appris où le conduisait sa mission, elle avait longuement mis en garde son fils. Il risquait d'éprouver un choc. Un afflux de souvenirs désordonnés, certains doux, pourquoi pas, d'autres à coup

sûr pénibles ou douloureux. Un retour aux sources n'est jamais anodin.

Or ce qui le frappait, c'était justement que rien ne le frappait dans cette ville aux allures de sous-préfecture paumée. Il se sentait comme au début de n'importe quelle enquête, dans n'importe quel bled. Excité et las à la fois, résolu à coincer l'ordure du moment au plus vite – on n'est jamais assez économe des sous du contribuable danois, l'un des plus ponctionnés au monde. Mais sans plus d'affect, de fragilité ou de hargne que d'ordinaire. Juste un flic consciencieux, juché sur sa double décennie d'expérience. Voilà ce que lui inspirait ce pays qu'il ne connaissait pas – le sien.

L'intérieur de l'aérogare se révéla aussi quelconque et impersonnel qu'il l'avait imaginé. Le seul fait marquant fut de découvrir, dans la vitrine d'une librairie, le dernier titre en date d'O.A. Dreyer parmi les meilleures ventes. Un nouveau tome des aventures du commissaire Loksen. La mort de son père, près de cinq années auparavant, n'y changeait rien, ses ouvrages figuraient toujours en bonne place sur les rayonnages danois. L'éditeur, peu pressé de traire l'ultime goutte de sa vache à lait, parvenait toujours à exhumer un inédit de derrière les fagots. Que Dreyer le poursuive jusqu'ici lui inspirait un étonnement amer. Décidément, il n'était pas facile de se débarrasser d'un parent qui avait œuvré avec tant d'acharnement à sa postérité.

Apputiku se fit un devoir de lui commenter la traversée de Nuuk dès les premiers tours de roues du gros 4 × 4 Toyota. Un véhicule de facture récente et d'une couleur sombre indéterminée, assortie à la veste de l'Inuit. Mais les indications touristiques se bornaient à de sibyllins « Là, tu as golf », « Là, tu as Ilisimatusarfik, université de Nuuk ». Qaanaaq traduisait mentalement

le danois approximatif que lui servait Appu en phrases intelligibles, sans même y prêter attention.

Ce que notait surtout Qaanaaq, à mesure qu'ils approchaient du centre-ville, c'était le peu de circulation sur cette route principale qui ne croisait que de simples chemins de terre caillouteux, partiellement enneigés. L'asphalte décrivait d'amples arabesques entre des étendues d'une végétation rase et brunâtre – landes déclassées en terrains vagues – et de petits lacs gelés. La ville semblait surgir de terre sans plan réel, ni aucune concertation. C'était certes le cas de bien des localités sur le continent. Mais s'ajoutait ici la sensation que tous les bâtiments et infrastructures avaient poussé dans le désordre, ou plutôt avaient été montés dans la plus totale précipitation. Tout paraissait bricolé, la majorité des maisons individuelles, des hangars ou des bureaux n'étaient guère plus évolués que des préfabriqués de plain-pied assemblés à la va-vite.

Le plus déstabilisant pour un flic comme Qaanaaq, c'était d'avoir à appréhender un nouveau territoire. Essentiel, pour un flic, son territoire. Il faut l'apprivoiser, le quadriller, le humer jour après jour. Mais aussi y laisser son empreinte, le baliser d'indics et de repères bien à soi. À Copenhague, dans les districts centraux d'Indre By, Østerbro et Nørrebro où il officiait depuis bientôt dix ans, plus un club, une boîte, une ruelle ou une tache de pisse sur les murs n'avaient de secrets pour lui.

Ici, tout était neuf. Vierge, et désespérément anonyme. Comme un dock planté de frigos ou de conteneurs identiques, à perte de vue.

Soudain, comme dans un flash, les images des corps en lambeaux se superposèrent aux bâtisses dispersées de part et d'autre de la route.

– Tu es en service ici depuis longtemps, Apputiku ? finit-il par demander pour chasser sa vision.

– Seulement cinq ans. Tu peux m'appeler Appu, tu sais.

– Hå... Bientôt l'âge de raison.

Question précise, réponse étroite. L'homme paraissait peu enclin à élargir ses confidences au-delà du cadre strict de ce qui lui était demandé. Depuis combien de temps travaillait-il dans la police ? Que faisait-il *avant* ? Quelles affaires marquantes le groupe avait-il à son actif ? Ces informations resteraient prisonnières de ce sourire fixe, à demi édenté. Jusqu'à ce que Qaanaaq en vienne à bout.

Les lacérations sanglantes revinrent à la charge, imprégnant le paysage de leur rouge cramoisi. Alors Qaanaaq conçut ce que l'on pourrait appeler

#### *Sa première intuition*

Ces trois types avaient été victimes de quelque chose qui les dépassait très largement. D'une violence qu'on pourrait presque qualifier de grandiose dans sa sauvagerie. En tout cas, sans proportion avec cette bourgade modeste et de guingois. Ici, quand bien même on s'entre-tuait – et les cas étaient rares, à en croire les statistiques –, on devait plutôt se suriner d'un bon coup de poignard dans le ventre, ou d'une décharge de fusil en pleine figure. Rien de commun avec le carnage théâtral dont témoignaient les clichés de constatation.

Grandes villes, grands crimes ; petites villes, petits crimes. Comme toutes les règles, celle-ci ne demandait qu'à être contredite. Et pourtant, Qaanaaq l'avait tant de fois vérifiée. Une pensée coupable le traversa, vite réprimée : d'une certaine manière, un trou paumé tel que Nuuk *ne méritait pas* une si belle affaire...

La plupart de ses confrères criminologues au siège de la police de Copenhague se voulaient des méthodiques laborieux. Le genre à espérer voir jaillir la révélation de l'accumulation patiente de preuves matérielles. Sur



cet empilement de données plus ou moins fertiles était censée germer l'infime pousse de la vérité.

Une minorité, généralement les plus anciens, ne se fiaient qu'à leur pur instinct. Son vieil ami Karl Brenner, de douze ans son aîné, était de ceux-là – non sans un certain succès.

Quant à lui, il se voyait à mi-chemin de ces deux écoles. Ses intuitions sourdaient habituellement dès les prémices d'une enquête. Il laissait leur parfum entêtant infuser en lui le temps qu'il fallait, pour leur appliquer par la suite le plus impitoyable des examens, rasant chaque impression initiale à la lame des faits, des documents et des chiffres. Deux flics coexistaient en lui, bon an mal an, et il refusait d'en sacrifier un au détriment de l'autre – quoi qu'en disent la doxa criminalistique et sa hiérarchie.

La balade n'avait pas duré plus de dix minutes. *Petite ville...* ressassait Qaanaaq. Apputiku engagea le 4 × 4 dans un cul-de-sac et stoppa net devant un long bâtiment à un étage, dont la structure de béton et le placage en bois sombre fleuraient bon les années 1970. *Politigarden*, annonçait l'enseigne sur l'auvent turquoise protégeant l'entrée.

Sans faire injure aux forces de police locales, c'est en contemplant leur QG que vint à Qaanaaq

#### *Sa deuxième intuition*

Arne Jacobsen, que tous à la Crim surnommaient la Fourmi, lui avait juste demandé d'apporter un peu d'aide et de méthode à ses homologues groenlandais. Mais face à ce commissariat délabré, d'où s'échappaient un fond musical et des éclats de rire gras, Qaanaaq eut le pressentiment qu'il serait seul à mener cette enquête. Le seul à la mener *vraiment*.

– Capitaine Adriensen ?

Une silhouette blonde et longiligne avait surgi hors du poste, chignon bas, tailleur gris perle, une parka de

service jetée sur les épaules. Une cigarette tout juste entamée fumait au bout de ses doigts. Elle trottait dans sa direction avec une certaine grâce, roulis de hanches à peine marqué et néanmoins hypnotique.

– Capitaine Adriensen, bienvenue au Groenland !

La créature affichait quinze bons centimètres au-dessus du brave Apputiku, lequel piétinait gauchement sur le perron. Et, au jugé, quinze années de moins. Plus jolie que la moyenne. Mais, à la différence d'une Liese-Simonsen-gadgets-touristiques-et-publicitaires-gros-et-demi-gros à la danoisité ouverte et bienveillante, celle-ci respirait une fierté viking nettement moins accorte. Le sourire de façade n'y changeait pas grand-chose.

– Rikke Engell. Je dirige les forces de police groenlandaises... En l'occurrence, ça se résume à ce modeste commissariat.

La poignée de main réticente que lui tendit la jeune femme offrit à Qaanaaq

*Sa troisième intuition*

Contrairement à ce qu'elle voulait laisser paraître, Rikke Engell ne concevait aucun plaisir, pas même un peu de soulagement, à recevoir son hôte. Dit autrement, Qaanaaq Adriensen n'était pas le bienvenu sur la terre de ses ancêtres.

Plus sûrement encore, il perçut cette évidence dans quelques signaux furtifs – une contraction de la pupille, une ride à la commissure des lèvres : ils se connaissaient depuis une minute, et cette femme le détestait déjà.

[IMG\_1823 / 24 octobre / L'équipe d'enquêteurs  
du Politigarden de Nuuk]

– En danois, messieurs, s'il vous plaît, en danois. Un peu de respect pour notre invité.

D'une voix tranchante, la patronne de la police groenlandaise tançait son équipe hétéroclite. Hormis Qaanaaq et elle, ils n'étaient que quatre dans la petite salle de réunion qui fleurait bon la moisissure. Une chaleur infernale comprimait l'espace. À chaque angle trônait un dispositif de chauffage différent : bain d'huile et céramique au fond, simple convecteur électrique près de l'entrée et poêle à huile sur le pan de mur voisin. Ils devaient tous être allumés, forçant chacun à se dévêtir autant que la décence l'autorisait. Trois des quatre hommes présents, Appu compris, portaient le maillot d'une équipe de foot anglaise de Premier League.

Contrevenant à l'ordre, un type au teint grisâtre et au tee-shirt d'Arsenal lança une boutade incompréhensible pour Qaanaaq. Tous se mirent à rire – sauf Rikke Engell.

– Søren !

Sans trop savoir d'où il tenait cette information, Qaanaaq se rappela que si le kalaallisut était devenu la langue officielle du Groenland avec la loi d'autonomie étendue de 2009, le danois était censé demeurer en vigueur dans les quelques administrations dépendant encore directement

de Copenhague, comme la police et la justice. Il se garda pourtant bien de demander la traduction de la blague. Il était venu les mains vides. Les laisser se livrer à leurs *private jokes* serait son élégance à lui.

– Bien, je pense que je n’ai pas besoin de vous présenter Qaanaaq Adriensen...

Ce qu’elle s’empressa donc de faire dans un raclement de gorge.

– ... capitaine à la Crim de Copenhague, plusieurs fois cité, fils de Flora Adriensen, la mythique directrice du service dans les années 1990...

*Pitié, non, pas ça*, maudit Qaanaaq. Et pourquoi pas entonner le *Der er et yndigt land* en son honneur, l’hymne danois, blondeur dénouée sur les épaules et main sur le cœur !

À son habitude, comme pour s’échapper de l’instant, Qaanaaq caressa son crâne de la main. Comme il relevait les yeux sur la petite assistance, il surprit le regard du plaisantin sur sa tête lustrée. Un regard plus curieux qu’hostile. Qaanaaq avait l’habitude : on est toujours l’animal exotique d’un autre. Et lui, avec sa drôle de tronche hybride, plus souvent qu’à son tour.

Son entrée dans le poste ne lui avait pas produit une impression très différente. L’*open space* central tenait plus d’une MJC ou d’un foyer social que d’un commissariat. Aucune effervescence palpable, aucun autre éclat de voix que des rires, aucun crépitement de clavier à PV. Une grosse dizaine de « civils » traînait là, café et biscuits en main. Certains se dandinaient dans les travées au son d’une pop quelconque, échappée d’un ordinateur. D’autres étaient apparemment occupés à informer les agents vautrés sur leurs sièges à roulettes des derniers cancans locaux. Le tout, étonnamment paisible, donnait une bonne indication sur la mission première des forces de police à Nuuk : l’écoute et le partage. Ce petit monde

socialisait gentiment sous l'œil d'une reine Margrethe II la tête en bas – un esprit taquin avait trouvé amusant de basculer le portrait officiel.

– Voilà où nous en sommes...

Engell avait fini son laïus et s'était rapprochée du tableau coincé entre la table et deux radiateurs. Attrapant une chemise, elle sortit trois portraits format A5 qu'elle punaisa un à un. Puis, jetant un œil las sur sa brochette de « bras cassés » – Qaanaaq n'imaginait pas qu'elle puisse les considérer autrement –, elle reprit.

– Comme vous le savez déjà, au cours des huit derniers jours, trois ressortissants étrangers – un Chinois, un Canadien et un Islandais –, tous employés de l'exploitation pétrolière de la compagnie Green Oil, au large de l'île de Kangeq...

Sur la carte affichée au mur, elle pointa un endroit situé à vingt kilomètres au sud-ouest de Nuuk.

– ... ont été retrouvés morts dans leur logement temporaire en banlieue de Nuuk. Dans le campement préfabriqué de Green Oil, que les gens du coin appellent aussi le Primus – le « réchaud », traduisit-elle à l'attention de Qaanaaq.

Appu approuva d'un haussement de sourcils, les mains croisées sur son ventre floqué du blason de Manchester United.

– Il n'y a aucune habitation sur Kangeq, et les travailleurs détachés font la navette tous les jours en bateau ou en hélico entre le Primus et la plateforme offshore de Green Oil, lui précisa-t-elle.

Un Chinois, un Canadien, un Islandais... Qaanaaq se demanda combien de nationalités étaient représentées sur un chantier aussi mondialisé.

Balayant du regard l'équipe de cadors qui l'entourait, il remarqua qu'elle se partageait nettement entre deux types physiques : d'un côté, l'ovale allongé des faciès résolument danois (Rikke Engell) ; de l'autre, la rondeur

satellitaire des figures d'origine inuite (Apputiku). Même les possibles métis, Søren le blagueur par exemple, penchaient sans ambiguïté d'un côté ou de l'autre. Il était le seul à mêler les deux influences à parts égales, visage effilé, nez droit et iris clairs, contredits par ses yeux amandés et ses pommettes hautes et saillantes. Si l'on ajoutait à cela son crâne aussi lisse et blanc qu'un lavabo, cela donnait une drôle de salade anthropologique.

– Quatre-vingt-quinze pour cent des ouvriers de Green Oil à Kangeq sont des travailleurs détachés qui effectuent des missions d'une durée moyenne de six mois. Ils rentrent un mois chez eux et embrayent pour six nouveaux mois. Et ainsi de suite. Enfin, jusqu'à ce qu'ils en aient marre ou que survienne un accident...

Aux portraits des victimes vinrent se joindre les images surexposées de carnage que Qaanaaq connaissait déjà. Il se demanda qui dans l'assistance avait bien pu les prendre. Søren, le rigolo de service ? Le beau gosse à sa gauche ? Ou bien ce jeune Inuit discret qu'on avait convié à la réunion à la dernière minute ?

Pas Apputiku quand même ?

– Dans la nuit du 16 au 17 octobre, autour de trois heures du matin, ont donc été tués Huan Liang, vingt-huit ans, de nationalité chinoise, célibataire, qui travaillait sur le site de Kangeq depuis un an environ en tant que soudeur...

Deux rotations de six mois. *Encore quelques semaines, spécula Qaanaaq, peut-être seulement quelques jours, et Huan Liang serait rentré auprès des siens, à Pékin, Shanghai ou ailleurs.* Il aurait dépensé ses dollars canadiens en Smartphones dernier cri pour ses proches, en beuveries avec ses copains d'enfance ou en prostituées occasionnelles à la recherche d'un mari plein aux as. Peut-être aurait-il même trouvé un petit job pépère dans une usine d'assemblage électronique, pour ne jamais remettre les pieds au Groenland. Pour quoi faire ? Perdre sa jeunesse

dans un bidonville de luxe ? L'agenda des criminels était vraiment sans pitié.

– ... ainsi que Matthew Hawford, trente-trois ans, canadien, marié et père d'un enfant, employé de manière régulière par Green Oil depuis 2012 en qualité de chef d'équipe d'exploitation. Deux jours plus tard, dans la nuit du 18 au 19, vers quatre heures, c'est le tour de Niels Ullianson, vingt-six ans, islandais, célibataire, cuisinier à la cantine du site.

Un soudeur chinois, un contremaître canadien, un cuisinier islandais... Drôle d'inventaire. Des hommes appartenant à des sphères en apparence totalement étanches les unes aux autres, sans contacts réguliers dans cette termitière flottante que devait être une plateforme en mer.

– Bon, qu'ils aient embauché un Islandais pour leur faire la popote ne cesse de me surprendre, tenta Rikke Engell dans un demi-sourire. Mais j'imagine qu'il savait mitonner autre chose que du *lifrarpylsa*... On ne l'aurait tout de même pas tué pour ça...

Las, sa plaisanterie vaguement xénophobe sur la saucisse de foie de mouton ne trouva pas d'écho. Gênée, elle se força à tousser et poursuivit :

– Dans les trois cas, et je parle sous le contrôle de Kris Karlsen, notre légiste...

Elle adressa un sourire au fringant jeune homme qui se tenait à la gauche de Qaanaaq. Ce dernier l'avait spontanément rangé dans le camp des « Danois » pur jus. À moins qu'il ne cache son jeu.

– ... les victimes ont été égorgées, zone haute du larynx, puis on leur a lacéré le ventre : le point de jonction entre le gros intestin et l'intestin grêle a été chaque fois touché, causant une importante hémorragie dans toute la partie basse du tronc.

– À chaque fois, la même séquence, confirma Karlsen avec sobriété : la gorge, puis le ventre.

Qaanaaq était impressionné par l'attention presque recueillie que presque tous portaient au compte rendu. En pareilles circonstances, avec un débriefing aussi peu convaincant, une réunion à Niels Brocks Gade, le siège de la préfecture de police à Copenhague, aurait vite tourné à la foire d'empoigne. Chacun se serait engouffré dans les brèches pour faire valoir son objection. Pas ici. Personne ne semblait de taille ni d'humeur à contrer la maîtresse des lieux.

– Or, et je sais que cela n'a échappé à aucun d'entre vous...

Sauf peut-être à Appu qui avait sur les lèvres l'air béat de l'absence.

– ... cette manière spécifique de tuer ressemble furieusement aux attaques d'ours polaire.

– *Imaqa.*

Engell foudroya le gnome Apputiku, brusquement tiré de ses rêveries.

– Comment ça, « peut-être » ?

– Eh bien... on n'a retrouvé l'arme du crime sur aucune des trois scènes.

– Je sais, dit-elle en appuyant chaque mot, comme si elle s'adressait à un gamin déficient. C'est bien pour ça que cette hypothèse nous intéresse, vois-tu ?

– Non... Ce que je voulais dire, c'est que ce n'est pas parce qu'on n'a pas retrouvé d'armes sur place qu'elles ne se trouvent pas *ailleurs*.

Apputiku avait marqué un point. Mais sa chef ne paraissait pas disposée à lui en laisser le bénéfice, même minime.

– On est bien d'accord... Par exemple sur les pattes et dans la gueule d'un ours !

D'expérience, Qaanaaq savait qu'humilier ses subordonnés, même sous couvert d'humour, n'est jamais une bonne option. Appu piqua du nez sur le diable rouge qui ornait son maillot. Il paraissait accepter la sanction.



N'empêche, tout ce cirque hiérarchique commençait à lasser le flic danois.

Par les deux étroites fenêtres de la pièce, il contempla l'architecture furieusement contemporaine du Katuaq – le grand centre culturel implanté pile en face du commissariat. L'édifice, longue ondulation de lambris sinuant dans le paysage, était splendide. Presque trop sophistiqué pour le bric-à-brac urbain de la capitale groenlandaise.

– Cela dit, enchaîna Engell comme si l'interruption n'avait jamais eu lieu, la façon dont se sont déroulées les trois intrusions continue à poser question. Et vous pouvez mettre « question » au pluriel. Pour commencer, deux des serrures, celle de Hawford et celle d'Ullianson, ont manifestement été crochétées. Je dis bien crochétées, pas forcées ni défoncées. Si vous connaissez un ours polaire capable de jouer du rossignol, donnez-lui mon numéro, il ferait fureur au cabaret près de chez moi !

Elle parlait d'un chez-elle danois, évidemment.

– S'agissant du verrou de Liang, on monte encore d'un cran dans l'improbable, puisqu'il semble que la victime avait fait remplacer la serrure de son bungalow pour un modèle beaucoup plus solide, et ce peu de temps avant sa mort. Ce qui, dans son cas, implique que notre ours ait pu non seulement se dresser sur ses pattes arrière pour y accéder, mais en plus qu'il ait eu un double des clés de Liang sur lui !

Deux de ses acolytes esquissèrent un sourire. Appu lâcha un bref trille de son rire carillonnant. Il ne s'indignait même pas de l'injustice de la situation : pourquoi Engell l'avait-elle rabroué si c'était pour défendre juste après une thèse identique à la sienne ?

Qaanaaq comprenait mieux pourquoi on l'avait fait venir de Copenhague.

La piste d'une vague d'attaques d'animaux affamés, chassés de la banquise par la fonte des glaces – comme il en avait vu à la télé dans le Grand Nord canadien,

même si ces espèces sont moins redoutables que les ours arctiques –, s'était totalement effondrée. Si toutefois elle avait été considérée sérieusement un jour. D'ailleurs, si l'enquête avait dû se résumer à une course à l'ours dans les faubourgs de Nuuk, Appu, Søren et les autres auraient largement fait l'affaire. Ce qui demeurerait obscur, c'était pourquoi Rikke Engell avait attendu près d'une semaine avant d'alerter ses supérieurs à la direction générale de la police danoise, et de leur demander du renfort.

Orgueil de flic ?

Peur du ridicule ?

Qaanaaq devait intervenir.

– Øh..., dit-il d'une voix douce, presque éteinte. Le type peut *aussi* avoir omis de boucler son verrou tout neuf ce soir-là.

Au regard que lui envoya Engell, il comprit qu'elle n'était pas habituée à supporter la contradiction.

– Soit. Mais si l'« ours » s'était contenté de pousser une porte déjà ouverte, on aurait retrouvé une trace quelconque sur le vantail ou autour de la serrure : empreinte de patte, poils, ou n'importe quel dépôt, ne serait-ce qu'un peu de terre... N'est-ce pas, Søren ?

L'homme au maillot d'Arsenal, apparemment dévolu aux tâches de police scientifique, approuva.

– C'est exact. Je n'ai rien relevé dans ce sens. Aucun dépôt animal qui corresp...

– Ni humain ? le coupa Qaanaaq.

– Non plus. À part ceux de la victime, cela va de soi.

Rikke Engell s'empessa de récupérer la parole :

– J'ajoute à cela que toutes les attaques ont eu lieu à l'heure la plus sombre et la plus calme de la nuit. Je suis loin d'être une spécialiste de l'espèce, mais il me semble qu'en cette saison un ours attaquerait plus volontiers en plein jour, quand il est sûr de pouvoir coincer sa proie. En tout cas, la « discrétion » ne serait pas l'une de ses préoccupations majeures...

– Les ours polaires voient mal, d'accord, interrompit encore Appu, mais ils pistent surtout leurs proies à l'odeur. Un ours sent sa cible à des kilomètres. La nuit comme le jour.

Cette nouvelle intervention était manifestement la goutte d'eau... Qaanaaq prit l'initiative, pour couper court à tout esclandre :

– Vous avez effectué des battues, non ? Ou une recherche en hélicoptère ?

– Monsieur Adriensen, je sais qu'à Copenhague on jouit d'une flotte conséquente et qu'on peut faire décoller un appareil sur un simple coup de fil, mais voyez-vous, ici, nos moyens sont très légèrement inférieurs. Nous ne disposons d'aucun hélicoptère en propre, et Air Greenland nous loue les siens deux mille cinq cents couronnes l'heure de vol !

Le ton était monté d'un coup dans des aigus courroucés. Søren prit sur lui d'en faire descendre sa supérieure par une petite note zoologique.

– De toute façon, un ours court jusqu'à plus de cinquante kilomètres à l'heure. Y compris sur des reliefs où ni les voitures ni les motoneiges ne peuvent le suivre. Si l'« agresseur » était vraiment un ours, le temps qu'on arrive sur place et qu'on se mette en chasse, il aurait déjà fui très loin...

Pour trouver d'autres proies. Pour produire d'autres plaies, comparables à celles qui paraient déjà le panneau d'affichage.

Mais quelque chose clochait. Après la nuit tragique du 17, celle où Liang et Hawford avaient trouvé la mort, l'« ours » fuyard serait revenu dès le lendemain, le 18, pour régler son compte à Ullianson, l'Islandais mangeur de foie de mouton ? À quelques cabanes seulement de ses premiers forfaits ? Cela ne cadrerait pas avec le schéma d'une bête traquée, guidée par ses

instincts primitifs. À commencer par celui de sa propre survie. L'animal pouvait-il avoir pris goût à ce point à la viande humaine qu'il ait cédé à un nouvel et irrépressible appel ? C'était douteux, cette histoire d'ogre gastronome.

– Depuis tout à l'heure, on n'évoque qu'un seul agresseur, risqua Qaanaaq. Mais ne pourrait-on avoir affaire à plusieurs individus distincts ?

Comme dans le cas des grizzlis canadiens. Sans réellement se déplacer en meute, ceux-ci fondent parfois sur de petites localités à quatre ou cinq, dévalisant les poubelles, semant la panique parmi la population.

– C'est peu probable, infirma Søren. Les ours polaires adultes sont solitaires par nature. Ils ne se socialisent que pour la reproduction, et encore, pas souvent...

Ça sentait le vécu. Pour un homme célibataire à Nuuk, les occasions de se « socialiser en vue d'une reproduction » ne devaient pas courir les rues non plus.

– ... le reste du temps, ils chassent seuls.

– Ou alors, insista Qaanaaq, deux ours sans lien entre eux qui attaqueraient deux nuits de suite... Une pure coïncidence...

– À quinze jours d'intervalle, à la limite. Mais pas du jour au lendemain.

Qaanaaq fronça les sourcils, son crâne plissé lui donnant l'allure d'un sharpei.

– Là, on parle territoire, reprit Søren. Si deux ours cherchaient leur pitance dans le même coin, vous pouvez être sûr qu'on aurait déjà retrouvé l'un des deux.

– Pourquoi ça ?

– Parce que son congénère l'aurait tué, tout simplement.

– Vraiment ? C'est leur genre de s'étriper en famille ?

– Oui. Deux ours ne partagent pas un territoire de chasse. Il y en a toujours un qui se débarrasse de l'autre. Et rarement par la voie diplomatique.

À l'autre bout de la table, conjurant son exaspération d'un tapotement de doigts cadencé, Rikke Engell allumait sa énième cigarette. Malgré un panneau d'interdiction sans équivoque. Bouffée après bouffée, elle recouvra un semblant d'ascendant sur ses nerfs et fut bientôt capable de reprendre part au débat.

– S'agissant des battues au sol, la réponse est oui. Mais elles n'ont rien donné. Comme vous l'a expliqué Søren, les ours se déplacent très rapidement. Et ils savent aussi profiter du moindre accident du relief pour se cacher. Prétendre traquer un ours polaire à pied, même à plusieurs, ce serait comme envoyer un banc de sardines à la chasse au grand requin blanc... Vous voyez l'idée ?

Mais Qaanaaq ressassait les propos d'Appu : l'ours flaire sa victime. Il n'a pas besoin de la voir. Il la localise par son seul odorat. *A fortiori* si on lui indique où renifler.

– Est-il possible... lança-t-il, est-il envisageable qu'un ours polaire soit dressé pour attaquer ?

– Vous voulez dire comme un chien de combat ? Comme une sorte de pitbull ?

C'était Kris, le légiste beau gosse, le seul à ne pas célébrer la gloire du foot anglais sur son torse.

Cette perspective semblait l'écœurer.

– Oui. Quelque chose dans ce goût-là.

Un dresseur qui désigne les cibles et se débrouille pour déverrouiller les portes. Puis un ours qui n'a plus qu'à se régaler, sur ordre de son maître. Ça se tenait presque.

– Pas possible, coupa Apputiku.

– Ah bon. Pourquoi « pas possible » ?

Tous se regardaient, perplexes, quand résonna la voix juvénile du dernier de la bande, le jeune métis, plutôt affilié au Chelsea FC et à sa casaque bleu roi.

– L'ours polaire est le plus grand prédateur terrestre. Il pèse dans les six cents kilos et mesure pas loin de trois mètres quand il se redresse. C'est une machine à tuer tout ce qu'il croise, ajouta-t-il sur un ton presque admiratif.

En temps normal, il se nourrit plutôt de phoques ou de morses, mais bon...

– C'est Pitak, souffla Appu à l'oreille de Qaanaaq. Il a déjà mené plusieurs chasses à l'ours avec son père.

– Sur la banquise, il peut jeûner jusqu'à plusieurs semaines. Mais dès qu'il tombe sur de la viande qui bouge, quelle qu'elle soit, il n'hésite pas une seconde. Humains compris. Surtout qu'un humain, comparé aux autres proies, ce n'est ni très résistant ni très rapide... Croyez-moi, capitaine, il est impossible pour l'homme de l'approcher sans danger. Encore moins de le dresser. Alors de là à lui « commanditer » des meurtres, c'est de la pure science-fiction ! Personne ne peut monter un truc pareil.

– C'est faux, s'interposa Kris Karlsen.

Qaanaaq réprima un sourire. Enfin, ce troupeau de zombies réfrigérés reprenait vie. La suite s'annonçait plus distrayante.

– Me regardez pas comme ça, vous n'allez pas me dire que vous ne connaissez pas d'ours dressé ? On l'a déjà tous applaudi au moins une fois...

[ IMG\_1837 / 24 octobre / Corps lacéré  
sur la table d'observation de médecine légale ]

« Mowgli. Enfin, vous vous souvenez pas de lui ? »

Comme on pouvait s'y attendre, Rikke Engell avait repoussé l'hypothèse de Kris, le légiste, d'un haussement d'épaules agacé. La réunion avait tourné court. Mais même une fois hors de l'étuve de la salle, il s'évertuait à convaincre ses collègues. Qaanaaq lui trouvait une vague ressemblance avec Chris Hemsworth, l'acteur australien qui incarnait le demi-dieu Thor dans les blockbusters américains. Enfin, à ce moment précis, il ressemblait surtout à un gamin en demande d'attention.

Engell, castratrice de l'ego de ses hommes. Et de quoi d'autre ?

Qaanaaq, Apputiku et Kris s'étaient repliés dans une pièce à peine plus grande que la précédente, repeinte de vapeurs d'éther et de mort. La directrice s'était dispensée d'un tel pensum.

– OK, montrez-nous les corps, demanda Qaanaaq.

Le légiste ne démordait pas de son idée. Il voulait les convaincre.

– Je vous garantis qu'il n'y a pas un Danois ou un Groenlandais qui ne l'ait vu au moins une fois à la télé.

Compatissant, Qaanaaq lui fit l'aumône d'une question :

– Dans des films ?

– Plutôt des téléfilms et des publicités. Mais c’est l’ours polaire de service dans les productions danoises. Toujours le même. J’ai vu un reportage sur lui, il n’y a pas longtemps. Ils disaient que c’est le seul spécimen qu’un homme ait jamais réussi à dresser, que ce soit pour des numéros de cirque ou pour des tournages.

Maigre, et pour tout dire un peu grotesque. Mais on ne pouvait écarter aucune piste. Surtout pas la première qui s’offrait à eux. Captant un début d’intérêt dans le regard du Danois, Karlsen s’empressa d’ajouter :

– Malheureusement, je ne me souviens ni du nom du dresseur ni de sa méthode.

*Bref, tu ne sais rien*, disait le rictus d’Apputiku. Kris avait légèrement survendu sa révélation. Pour une raison évidente : ce garçon crevait de ne pas exister aux yeux des autres, et par-dessus tout à ceux de sa supérieure. On pouvait donc être beau comme Apollon et passer inaperçu auprès d’une harpie autoritaire. C’était réconfortant.

– J’imagine que, pour en savoir plus, il faudrait interroger un zoologiste, un spécialiste des ours polaires, suggéra le légiste.

Tout en parlant, il accomplissait des gestes mécaniques. Rapides et précis. Étendre un film protecteur sur la table d’examen. Déverrouiller l’ensemble des tiroirs de conservation, macabre damier de cases identiques qui tapissait le mur le plus large, grâce à une commande centralisée. Le tout témoignant d’un professionnalisme en contraste surprenant avec son apparence pusillanime. Il exhuma son rapport d’autopsie, un gribouillage qui couvrait plusieurs pages d’un bloc-notes.

– Vous avez fait vos études de médecine légale... ici ? s’intéressa Qaanaaq.

Il ne connaissait pas un homme qui ne fût flatté de l’intérêt qu’on manifestait pour ses compétences. Cela fonctionnait aussi avec les femmes, même si dans une moindre mesure.



– Non, répondit Karlsen, qui s’employait à tirer le premier casier dans un crissement métallique insupportable. Remarquez que j’aurais bien voulu : je suis né ici. Mais cette filière n’existe pas à Nuuk. Il faut forcément aller à Copenhague.

– Et vous y avez passé combien d’années, au total ?

– Si je compte ma dernière année de lycée et la prépa, pas loin d’une dizaine.

Au moins un endroit où son physique de dieu viking n’avait pas dû déparer. Un scandale très récent avait éclaboussé le département de médecine légale de l’université de Copenhague, où s’était formé Karlsen. L’organisme avait accepté de collaborer avec le service d’immigration danois, le DIS, pour mettre en place un système de détection de faux mineurs parmi les migrants qui frappent à la porte du « pays le plus heureux au monde », selon l’étude annuelle *World Happiness Report*. Les adolescents bénéficiant de conditions d’asile plus favorables, nombreux étaient les déracinés à se faire passer pour plus jeunes. C’est sur ce point que la médecine légale était intervenue. En passant les postulants aux rayons X, elle prétendait établir leur âge sur leur développement osseux. Près de soixante-quinze pour cent des mineurs s’étaient révélés plus âgés que ce qu’ils avaient déclaré. Pour être efficace, la méthode n’en avait pas moins fait l’unanimité contre elle. On avait dégainé des accusations brûlantes – discrimination, sélection humaine, nazisme. Dans la presse satirique, le médecin-chef de la fac de Copenhague s’était vu caricaturé en Josef Mengele ou Carl Clauberg, les praticiens barbares d’Auschwitz. Le ministre danois de l’Intégration et de l’Immigration, Inger Støjberg, avait tenté d’étouffer l’affaire en arguant que cet examen était un service rendu aux migrants, la plupart ignorant leur date de naissance faute de registre d’état civil à jour dans leur pays d’origine. L’argument avait peu convaincu, mais le souffle de la controverse était peu à peu retombé,

alors même que les jeunes émigrés continuaient d'être astreints aux radiographies dans les centres de rétention de Graested ou de Sanholm.

– Vous êtes rentré ici il y a longtemps ?

– Un peu moins de deux ans.

Karlsen n'avait donc pas participé à ladite opération. Il avait fait sienne cette salle miteuse aux carrelages verdâtres disjoints. Siens, ces outils piqués de rouille. En dépit de la vétusté flagrante du lieu et de ses équipements, il semblait pleinement dans son élément. Roi en son royaume, même si le royaume était un placard sinistre.

D'un geste, il demanda son aide à Appu pour déloger le premier corps de son caisson et le transférer sur la table.

La conservation à basse température n'y faisait rien : l'atmosphère s'emplit aussitôt de remugles. L'air lui-même paraissait en voie de putréfaction. Huit jours après le décès, à quoi d'autre s'attendre ?

– Vous avez de la chance, reprit Karlsen sans aucune trace d'ironie, leurs pays respectifs réclament qu'on rapatrie les corps dans des cercueils plombés. Et comme on n'en a pas un seul au Groenland, ça fait au moins trois jours qu'on attend qu'ils se décident à nous les envoyer.

*Si la vie n'est qu'une longue succession de tracasseries administratives, la mort aussi,* songea Qaanaaq, la paume pressée sur son nez.

– Tenez, ce sera plus supportable comme ça.

Karlsen leur tendit un carré de gaze parfumé à l'essence de menthe poivrée.

– En attendant, conclut-il, mes casiers débordent. L'installation n'est pas vraiment prévue pour jouer les prolongations.

Appu, qui agitait son masque mentholé comme un éventail sans savoir qu'en faire, de toute évidence indifférent à la pestilence ambiante, intervint :